



# ÉCRITS MARIVERAINS 2008



VILLE DE  
SAINTE-MARIE

LOISIRS,  
CULTURE ET VIE  
COMMUNAUTAIRE

*Culture,  
Communications et  
Condition féminine*

Québec 

**En page couverture:**  
***OCTOBRE 07, HENRI S'EN VA***  
**Acrylique sur toile, 48" X 30"**  
**par Michel Binet**

ISBN 978-2-9806885-9-1

## **PRÉAMBULE**

C'est en 2003 que le comité d'animation des Journées de la culture de Sainte-Marie a voulu offrir aux auteurs mariverains l'occasion de diffuser leurs écrits dans un petit recueil, gratuitement distribué à la population lors de ces journées thématiques.

Depuis, à chaque année, cette belle initiative s'est perpétuée, maintenant soutenue par l'entente de développement culturel conclue entre la Ville de Sainte-Marie et le MCCCFO.

Il me fait donc plaisir de vous offrir, pour la sixième année consécutive, un recueil qui s'apparente merveilleusement aux couleurs de l'automne, riche et diversifié.

Bravo et merci aux membres du groupe d'écriture les Plumots ainsi qu'aux auteurs qui ont accepté de nous prêter leurs écrits. Merci à Michel Jacques pour la correction des textes ainsi qu'à Michel Binet pour la superbe illustration de la page couverture.

Bonne lecture !

Line Gagnon, agente de développement culturel

## TABLE DES MATIÈRES

L'écharpe fanée (Gisèle Allen)*	5
Diamant (Roger Bwdro)	7
Henri (Roger Bwdro)	8
La tête dans les oiseaux et dans les fleurs (Lynda Cloutier)*	10
Préparez-vous à faire du balcon ! (France Giguère)*	12
Moi, Sameck (Renée Guay)*	15
De la visite ! (Michel Jacques)*	16
Je suis en amour aujourd'hui (Salim Karsh)	18
Arrêt d'autobus (Jean-Marc Labbé)*	20
Renaissance (Jean Marceau)	23
Mes vieux (Colette Marcoux)	27
Valeurs non monnayables, extraits (Lisette Nadeau)	30
Le cimetière (Denise Riendeau)*	32
Si la vie était un conte de fées ! (Yolande St-Hilaire)	34

\*Membres du groupe d'écriture *Les Plumots*.

## L'ÉCHARPE FANÉE



L'écharpe fanée que je garde depuis des années me fascine toujours autant. Quand je la dépouille de son papier de soie et que je la tiens entre mes doigts, les souvenirs qui me viennent, telles des bulles de champagne, me font sourire. Petite fille, j'ai reçu cette écharpe de ma grand-mère. Je m'en suis servie alors pour envelopper ma poupée. J'aimais bien cette couverture douce et vaporeuse.

Bien plus tard, à 20 ans, je m'y suis attachée comme on s'attache à un trésor. Elle me rappelait bien sûr ma grand-mère, que j'imaginai alors une jeune femme bien différente de la vieille dame imposante dont je gardais le souvenir. Je ne connaissais pas l'histoire de l'écharpe de grand-maman, mais au détour de la vingtaine, le romantisme aidant, je conçus un scénario qui semblait bien se tenir : Charles offrant à la belle Léda un carré joliment orné. Par amour. Pourquoi pas? À cette époque, j'ai même porté l'écharpe quelques fois lors de sorties entre amis.

Et le temps a passé. J'ai remisé l'écharpe, je l'ai presque oubliée dans le coffre de cèdre reçu de ma mère. Avec les années, le tissu a jauni. Ce morceau de soie n'a plus l'éclat de la nouveauté, comme il n'a plus d'utilité, mais il n'est pas question de m'en défaire. Sans doute, un jour, je le donnerai à la petite Hélène pour jouer à la poupée ou décorer un bonhomme de neige. Mais je ne m'inquiète pas de cela.

Ce que je sais, c'est que maintenant ce bout de tissu qui a traversé pratiquement un siècle me parle du passé, m'y attache, me relie à l'histoire d'un couple, d'une famille. Il porte le poids d'un héritage. Il évoque pour moi la beauté, l'amour, l'espérance. Il a fait partie d'un court moment d'abandon, de rencontre avec l'autre. Sa tâche accomplie, on l'a remisé quand la beauté s'en est allée, quand l'amour a fait faux bond. Mais jamais, on ne l'a jetée, l'écharpe que je replierai ce soir encore une fois.

**GISÈLE ALLEN**

## DIAMANT

Les palais de Québec ont des doigts jusqu'au ciel  
On les voit dans la nuit, caresser les étoiles  
Pour les gens d'ici,  
Pour ceux qui nous visitent;  
Un diamant brillant  
Sur un cap adoré

Citadelle de Québec  
En souvenir d'Amérique;  
Ses palais de glace,  
Ses lieux où l'on s'embrasse;  
Son passé, sa culture,  
Son monde et sa nature  
Ses mots et sa parlure  
Comme une belle aventure

Capitale en aval des chemins d'autrefois  
On y fait les lois, y accueille les rois  
Quelques siècles sont là  
Pour nous le raconter;  
Quatre lys en mémoire  
Pour ne pas oublier

Dans les rues de Québec  
On fête à tous les jours;  
On y vient pour rêver  
Chanter ou s'amuser;  
Et pour bien s'émouvoir  
Écouter des histoires;  
Québec est un état  
De toutes les parentés

Citadelle de Québec  
En souvenir d'Amérique;  
Ses palais de glace,  
Ses lieux où l'on s'embrasse;  
Son passé, sa culture,  
Son monde et sa nature  
Ses mots et sa parlure  
Comme une belle aventure

ROGER BWDRO, AVRIL 2007

# HENRI

Henri s'amène avec son chien  
qu'il laisse courir  
il vient s'asseoir à la taverne  
au bord de la porte  
là, il promène son oeil de fer  
pour effleurer  
chacune des tables des petites lueurs  
de sa lanterne

un regard fier, vif et fortiche  
qui a toujours  
l'air à en dire d'en avoir vu  
d'avoir vécu  
les allusions sur sa personne  
plutôt obscure  
on dit même qu'il entend dans ses murs  
les roches qui parlent

Fusent les blagues lui-même en rit  
le Bon Henri  
aime les blagues surtout celles qui  
ont fait de lui  
un gars d'taverne de l'autre rive  
où c'est écrit  
dernier bastion des gars portés  
sur la boisson  
Henri est trop sûr de sa marque  
pour en douter

Parfois Henri sirote sa bière  
avec son journal  
assis au bar ses yeux forcis  
sur les colonnes  
c'est un p'tit vieux du vieux Chaland  
qui trouve le monde  
qu'on nous décrit dans les médias  
trop achalant

un bon samedi j'y paye un verre  
juste pour savoir  
voir ce qu'Henri pouvait savoir  
sur la matière  
il m'a répondu comme un grand-père



et sans manière  
Henri savait comment savoir  
ce qu'il savait

pour lui la terre c'est la bisbille  
mondialement  
car ça vacille de crise en crise  
comme à OKA  
ça pette dans le golfe billard de guerre  
le monde se poche  
Henri lisait tous les articles  
les plus calvaires

Il me dit tout bas la politique  
tu veux savoir de quoi ça l'air  
c'est comme les cernes qui restent  
collés au fond de ton verre  
la crasse est dans des mots *crassis*  
sans trop pouvoir  
nous dire pourquoi là il rigole

la politique ça manque de bleu  
ça shake ses coups  
les coups magiques de la baguette  
viennent pas toujours

des trous pour des balles  
des balles pour des trous  
la neuf au coin  
sur le quisse de la treize

Henri commence à se faire vieux  
aussi vieux que ses vieux  
dans la peinture  
y a leur esprit, Henri les voit  
des âmes vivantes que l'on arrose  
sans y penser  
Henri est trop sûr de sa marque  
pour en douter

Fusent ...

Roger Bwdro, avril 2007



## LA TÊTE DANS LES OISEAUX ET DANS LES FLEURS

La porte-moustiquaire claquait toujours quand elle se refermait. Il fallait la retenir, mais Florence n'y pensait jamais.

Installé dans son fauteuil en rotin, à l'extrémité de la galerie où le vieil érable lui procurait une ombre bienfaisante, Arthur avait quelque peu perdu le fil de son idée quand la porte avait émis son bruit sec.

Maintenant, il regardait Florence arpenter le devant de la galerie; elle veillait sur ses dahlias rouges. Elle tâtait les fleurs, elle repoussait légèrement les plants et, accroupie, elle vérifiait le niveau d'humidité du sol.

Arthur savait que Florence ne parlerait pas. Du moins, elle se tairait jusqu'au moment où elle dresserait la table pour le souper. Quand le soir tombait, Florence ressentait souvent le besoin de dompter ses craintes à l'aide des mots.

Arthur attendait. Il savait que Florence parlerait des enfants. Des inquiétudes lui trottaient dans la tête lui aussi. Cet après-midi quand il était assis sur sa galerie, c'est à eux qu'il avait pensé.

Arthur avait bien de la misère à saisir pourquoi l'immense télévision emplissait tout le salon chez Johanne. Les trois enfants étaient littéralement happés par le monstre qui, en plus d'être immense, produisait un déferlement de sons inimaginables.

Quand Arthur se pointait à la porte de leur royaume, les enfants posaient deux ou trois questions à leur grand-père puis leurs yeux dérivait à nouveau vers l'écran. Il pouvait partir; il n'y aurait plus rien à tirer d'eux!

Ce n'était guère mieux chez Jean-Pierre! Une fois dans la maison, on avait l'impression qu'un vent du nord sifflant à travers les planches s'y engouffrait. Les parents et les deux adolescents ne vivaient pas; ils couraient et ils criaient.

Arthur choisissait souvent de s'asseoir dans la cuisine sur la chaise qu'on lui avait désignée, mais il ne faisait que voir les rafales passer. Personne ne lui adressait vraiment la parole sauf pour quelques banalités. Alors, il s'en allait.

Les seules fois où il existait un semblant de communication, c'était à Noël. Les enfants déballaient une montagne de cadeaux, passaient quelques commentaires et ils embrassaient les généreux donateurs. Voilà! Leur rêve américain pourrait se poursuivre encore un bout de temps!

- Pourquoi la vie est-elle devenue si terne? lança soudainement Florence.

Puis, elle jeta un coup d'oeil par la fenêtre de sa cuisine. L'ombre se profilait doucement sur son grand potager. La grande rangée de cosmos qui en bordait l'entrée oscilla légèrement. Il y avait là quelque chose de beau.

- Quand ils étaient jeunes, Jean-Pierre et Johanne appréciaient les fleurs. Maintenant ils ne les voient plus. Leurs enfants, eux, ne les ont jamais vues, poursuivit Florence.

- Ils ont tous oublié de vivre, répliqua Arthur. Ils ne prennent pas le temps de regarder les fleurs puis ils ne s'assoient pas sur la galerie pour écouter les oiseaux. Ils ne rêvent pas.

- Tu rêves à quoi, toi?

- À la terre et à son odeur. Au ciel et à ses couleurs. Aux arbres et au bruit de leurs feuilles.

- Peut-être que nous sommes trop vieux, que nos rêves ne font plus partie du nouveau monde d'aujourd'hui, risqua Florence.

Arthur repensait à Jean-Pierre quand il avait vendu un grand terrain derrière sa maison pour permettre la construction d'un magasin et d'une station d'essence. Quand on sortait dans la cour maintenant, on ne voyait plus d'arbres; il y avait seulement de la tôle, du béton et de l'asphalte.

Le pire, c'est qu'il était fier Jean-Pierre! Il avait fait un bon coup! Il avait empoché beaucoup d'argent et il avait continué de courir. Sa femme et ses enfants aussi.

Non, ils n'avaient vraiment pas la tête dans les oiseaux ou dans les fleurs.

**LYNDA CLOUTIER**

## PRÉPAREZ-VOUS A FAIRE DU BALCON !...

La vieille dame poussait sa marchette doucement devant elle en marmonnant des mots incompréhensibles pour son entourage. Elle était vêtue d'une robe de tissu léger qui arborait de grosses fleurs multicolores, ce qui contrastait avec la couleur pêche de sa peau. Ses petites mains s'agrippaient aux guidons de la voiturette pour maintenir un certain équilibre et, ainsi, l'aider à avancer plus rapidement. Elle entendait des jeunes filles qui riaient joyeusement derrière elle en se racontant leur dernière soirée de danse. Ces éclats faisaient regretter à la vieille Gertrude les beaux jours où tout lui était permis ! Elle repensait à cette époque où elle ne faisait pas que marcher avec assurance mais où elle pouvait sauter en chantant ou courir vers une personne mal prise pour l'aider à traverser la rue !

Ces réflexions ralentissaient son pas, et une jeune fille couverte de tâches de rousseur lui demanda:

- Est-ce que vous avez un problème, Madame Gertrude ?
- Non, non, non, ma belle fille ! Ce que tu vois est la suite normale des choses, à mon âge,

La vieille dame reprit son chemin qui ne la menait plus nulle part, mais qui avait la grande utilité de garder ses jambes fragiles en meilleure forme. Madame Gertrude pensa alors au balcon des personnes âgées, là où elle s'amusait chaque jour en y prenant place et en observant le brouhaha des plus jeunes. Elle avait son coin bien à elle où stationner sa chaise, elle s'emmitouflait dans sa longue couverture bleue et s'installait confortablement pour écouter les autres qui racontaient tant d'histoires surprenantes... ce qui la ramenait à son propre vécu composé de rires, de jeux et de services rendus à son entourage. Madame Gertrude comprit alors que « ses souvenirs sont sa richesse... et que sa richesse, c'est le balcon qui la berce. ».

Madame Gertrude se redressa fièrement en observant la fille aux longs cheveux noirs qui se tenait tout près d'elle. Elle lui adressa un large sourire et lui dit : « **Préparez-vous à faire du balcon parce que c'est là où vous serez le plus en sécurité, plus tard !** ».



FRANCE GIGUÈRE



## MOI, SAMECK

Printemps 1615, ma famille et moi, Sameck, nous nous affairons à installer notre campement d'été aux abords de « Kébec ».

J'aurais préféré que mon époux choisisse un endroit plus éloigné, plus isolé, plus calme. Il veut troquer lui-même ses fourrures avec les Blancs au grand magasin de « Kébec ». Il refuse de continuer à marchander avec les coureurs des bois ainsi que les représentants des postes de traite. Il affirme se faire voler sans vergogne.

Cela ne me dit rien de bon. À 35 ans, mes plus beaux étés ont vu ma silhouette s'alourdir. Dix maternités ont fait de moi une femme fatiguée. Cinq de mes enfants ont survécu à la vie difficile que nous menons. Trois ont déjà un compagnon de vie ainsi que leurs propres enfants à nourrir.

Je n'aime pas les Blancs. Ils nous ont apporté des maladies que nos remèdes ne peuvent guérir. Même nos sorciers et nos guérisseurs demeurent impuissants face à ces nouveaux fléaux. L'eau-de-feu, objet de troc très recherché, engourdit le cerveau de nos braves en laissant le ventre de leurs femmes et de leurs enfants vide. De plus, les coups pleuvent fréquemment sur eux quand les beuveries des hommes s'éternisent.

Ma grande fille adolescente et son jumeau jettent de fréquents regards vers la ville. Je sais qu'ils vont courir espionner ces gens dès qu'ils auront fini de m'aider. Je crains pour eux tout comme pour mon mari.

De nombreux Blancs et Métis seront vexés par l'attitude belliqueuse de mon époux. Je sais qu'ils voudront qu'il suive les règles de commerce qu'ils ont établies. En refusant, ils deviendront des ennemis assurés. Pourquoi les marchands accepteraient-ils d'acheter nos peaux sans intermédiaire? Que vont-ils faire quand ils le verront arriver accompagné de nos fils sans y avoir été préalablement invité? Croiront-ils à un raid même si nous faisons partie de la tribu amie des Hurons?

Un mauvais rêve m'a empêchée de me rendormir la nuit dernière. En ouvrant les yeux, au crépuscule, le ciel offrait à nos yeux une couleur écarlate. Cela présageait un bain de sang. Voilà bien ce que j'apprends pour ce soir. Ils rient tous de mes peurs de vieille femme. Je souhaite qu'ils aient raison.

Mes frères indiens m'ont rapporté des événements malheureux. Des « robes noires » auraient obligé certains des nôtres à renier nos Dieux et à délaissier nos traditions pour embrasser leurs coutumes. Ce serait la condition imposée pour recevoir soins et

nourriture. Des colons ont fait des enfants à nos jeunes filles sans vouloir les reconnaître. Pourquoi devrions-nous délaissé ce que nous sommes et perdre notre essence même pour leur ressembler? Ce sont eux qui arrivent chez nous.

Un vieux sage de ma tribu m'a appris lorsque je jouais encore aux pieds de ma mère que les générations vivent depuis des siècles un éternel recommencement d'évènements malheureux. Ce que ces étrangers nous font subir va rejaillir sur eux plus tard tout comme sur nous présentement. Ils comprendront alors, à leur tour, que nous sommes toujours l'étranger, l'envahisseur de celui qui nous précède.

Et cela se produira jusqu'à l'arrivée de la Grande Sagesse : temps béni où le respect régnera enfin entre chaque nation, entre chaque génération. Chacun verra alors en la différence des autres une occasion d'enrichir ses connaissances. Chacun vivra en paix selon ses lois sans vouloir les imposer aux autres, sans se comparer même.

Ils auront enfin appris que même si l'astre de la nuit se nomme « lune » dans une langue et « assomaha » dans une autre, il représente le même astre, maître des marées, des saisons, des règles des femmes et du jour de naissance de leurs petits.

Ils sauront que même si le Grand Esprit d'un peuple se nomme « Yhavé » et celui d'un autre peuple « Wacondah », chacun prie son propre Dieu pour le bien-être des siens.

Oui, un jour arrivera le temps béni où tous les peuples auront enfin appris de leurs erreurs passées.

Moi, Sameck, je rêve à ce jour depuis au moins trente ans. Et vous ?

**RENÉE GUAY**

## DE LA VISITE!

Que le temps est lent et long pour grand-papa ! Ce samedi midi, son petit-fils, avec ses parents, est en route depuis deux heures pour lui rendre visite. Il est à peine parti de Montréal que déjà il voudrait le voir chez lui dans la Beauce. Le trajet entre Montréal et Sainte-Marie lui semble aussi long que la traversée du Sahara.

Il a fait le ménage de la maison : plancher lavé, meubles époussetés et bibelots bien rangés. Une odeur de roses fraîchement cueillies de son jardin flotte dans l'air. Il a placé tout près de son fauteuil la doudou que le petit-fils adore.

Et là, il attend et attend, imaginant le trajet sur l'autoroute. Il égrène les noms des villes et villages annoncés sur les panneaux verts : Sainte-Eulalie, Saint-Pierre-les-Becquets, Thetford, Joly, etc.



Bientôt il sera là. Des nuées de papillons dans l'estomac l'assaillent, des soupirs répétés d'espérance brisent le silence du logis, des doigts s'agitent et des pas se précipitent pour aller nulle part. Leur est-il arrivé un accident? Il écoute les nouvelles à la télé. Rien de grave! Ouf! Mais ils ne sont toujours pas là! Il se reprend à gesticuler, à se passer la main dans les cheveux, à taper du pied, bref à bouger de gauche à droite, une vraie marionnette. L'inquiétude le ronge.

Il se convainc de se calmer. Il tente de s'affaler dans son fauteuil. Peine perdue, sitôt assis, il est déjà sur le bout de sa chaise, tendu comme un arc. Un bruit de moteur familial l'émoustille. Il se lève subitement, jette un regard tous azimuts dans la rue. Eh oui, oui! C'est bien lui! Il aperçoit la voiture Toyota vert forêt!

Son cœur bat et se débat, ses mains sont moites, ses paupières dansent la salsa. Que les minutes sont longues! Il entend le dernier souffle du moteur. Comme il a hâte de voir ses yeux, son sourire en cœur, ses mains qui se tendent.

Michel sort les accueillir. Son petit-fils est bien là! Il le regarde de pied en cap, le touche, l'étreint une fois, deux fois, l'embrasse et tente d'emprisonner à jamais ces moments de vie. Non, ce n'est pas un rêve!



Les yeux en feux d'artifice, les mains et les bras comme des alléluias dressés vers le ciel, les sourires foisonnent. Qu'il sent bon, qu'il goûte bon, qu'il est beau, que sa peau est douce! Et ses yeux, couleur de lavande, frais comme des boutons de rose, neufs comme les premières fleurs sauvages du printemps. Des plaisirs à regarder!

Et tout simplement, il esquisse un sourire à son égard, un sourire d'un enfant qui fera ses premiers pas bientôt. Grand-papa a le cœur accroché aux étoiles et oublie totalement la présence des parents. À part Émile, le monde n'existe pas.

MICHEL JACQUES

## JE SUIS EN AMOUR AUJOURD'HUI

Je suis en amour aujourd'hui  
Avec la VIE, avec le soleil  
Avec la NATURE, avec ELLE, depuis  
Tôt ce matin après mon sommeil

Je me suis levé le cœur joyeux  
Entouré de fleurs et de verdure  
Couleurs magnifiques, parfums mystérieux  
Les oiseaux chantent en chœur, bonjour nature

J'effleure sa joue, je baise sa main  
Je lui dis bonjour avec des roses  
Elle me sourit les yeux sereins  
Ses lèvres sur les miennes elle dépose

Enchantée, le cœur gai, elle file  
En chantant l'hymne de l'amour  
Gambadant direction son domicile  
Depuis, ardemment, j'attends son retour

Des roses vantent leur beauté  
Rivalisent entre elles pour la plus belle  
Reine de la journée, ovation bien méritée  
Majestueuses, soyeuses, multicolores, naturelles

Arbustes, arbres fruitiers, délicieux légumes potagers  
Tomates, concombres, betteraves, haricots  
Cueillis frais quotidiennement, abondance partagée  
Pommes, prunes, fraises, framboises, les manger tôt

Ambiance enivrante que je salue tôt le matin  
Silence agrémenté par une brise rafraîchissante  
À travers les superbes beautés de mon jardin  
Je tombe en amour avec la mère nature omniprésente

Ce matin, je m'endors au pied d'un érable  
Dans un environnement enchanteur  
L'euphorie des moments incomparables  
Un monde brillant de toute sa splendeur

Un chuchotement envahit mon oreille  
Des mots doux et moelleux courtisent mes rêves  
M'extirpent de mon paisible et profond sommeil  
Hésitant entre le doute et la réalité, est-ce que je me lève ?

J'ouvre les yeux, le lobe de mon oreille pincé  
Entre ses lèvres tendres et pulpeuses  
Elle m'enveloppe avec son corps au parfum épicé  
Voyant ses débordants seins, me donnent une envie vertigineuse

Je me lève debout, dans mes bras je la serre  
Son corps pétillant, sa poitrine chaude  
Ses joues brûlantes, à travers ses lèvres, elle réitère  
Des mots d'amour, d'une voix penaude

Elle se détache, hélas ! Signe de départ  
Elle me souffle des baisers d'adieu  
Les larmes aux yeux, elle se retire, elle est en retard  
Merci de m'avoir consacré ces moments délicieux

Ces moments magiques ne seront que des souvenirs  
D'une journée d'aventures inattendues  
Offertes sur un plateau d'argent sans revenir  
Tristement le rideau tombe sur un être sublime, inconnu.

Extrait du livre « Un Beauceron venu d'ailleurs » 2<sup>e</sup> partie  
Salim se dévoile, publié en septembre 2007

**SALIM KARSH**

## ARRÊT D'AUTOBUS

- Salut Claude! On se revoit *après souper*.
- Salut!

La résidence de mon ami Claude Picard était remarquable par son imposante tourelle briquelée qui donnait sur la rue Saint-Vallier, mais je la quittai par la cour arrière, où j'avais garé ma bicyclette rouge.

Après avoir donné quelques coups de pédale vers l'ouest sur la rue Montmartre, je m'engageai sur le trottoir de la rue Marie-de-l'Incarnation qui montait vers le sud en direction de l'église Saint-Malo dont les cloches sonneraient bientôt l'angélus. Après quelques secondes, je tournai sur la rue Saint-Vallier qui me mènerait jusqu'à la rue Saint-Sauveur vers l'est.

Entre deux percées de nuages, le soleil plombait en cette fin de journée au climat incertain. Les efforts requis pour monter rapidement Marie-de-l'Incarnation avaient accéléré légèrement mes battements de cœur, mouvements qui se sont vite régularisés dès que je roulai sur la surface horizontale de la rue Saint-Vallier, cette longue rue qui traverse en diagonale la basse-ville de Québec. En longeant l'immense vitrine du Magasin Cantin, comme à l'habitude, je jetai un coup d'œil sur les nouveaux modèles des motos et scooters en démonstration. Je passai devant chez Claude, vérifiant au passage si ce dernier ou l'une de ses sœurs ne se tenait pas dans le hall d'entrée ou dans la *bay window* du grand salon, question de les saluer, le cas échéant.

Observant une diminution passagère du flot de véhicules qui circulaient dans les deux sens, je décidai, à l'approche de *l'Hôtel Baillargeon* et de *Latulippe surplus de guerre*, de m'introduire dans un espace libre entre les autos stationnées en parallèle à la rue, pour la traverser. Après avoir sauté la chaîne de trottoir, je déposai mon pied gauche sur le sol, immobilisant momentanément ma bicyclette dont je tenais fermement les guidons. À gauche, deux ou trois automobiles venaient vers moi. À droite, un camion traversait le feu devenu jaune et passerait bientôt devant moi. La première auto défila rapidement, puis la deuxième; la troisième, plus lente, fit débarquer un passager pendant que j'entendis le vrombissement du camion qui allait la croiser. Un nouveau coup d'œil à droite : la lumière était toujours rouge. Aucun véhicule ne venait de cette

direction. Je regardai à gauche l'auto qui redémarrait lentement et qui se dirigeait vers moi. Le temps de jeter un rapide coup d'œil sur l'enseigne de l'Hôtel affichant une caricature du lutteur Paul Baillargeon arborant fièrement sa ceinture de champion et la voie était libre.

Rapidement, d'un énergique coup de pédale, je retrouvai mon équilibre et j'entrepris de traverser en diagonale. Je sentis alors comme un vent malsain me souffler dans le dos. Au même instant, un bruit de klaxon tonitruant et insistant accompagné d'un crissement de pneus mordant l'asphalte vint percer ma bulle. Saisi, je freinai, posai le pied sur le sol et me retournai. Pendant quelques secondes, la vie s'arrêta. Aucun bruit de circulation; mais, à deux pas de moi, un monstre de métal gris s'était immobilisé. À travers le pare-brise géant, plus grand encore que d'habitude, j'apercevais le conducteur de l'autobus, accoudé sur son volant horizontal, incrédule, qui s'essuyait le front.

Que se passait-il? Mon cœur battait la chamade, mon pouls augmentait, tout mon sang voulait sortir de mes veines. Mon visage était devenu aussi rouge que mon vélo. Je me suis mis à trembler. Pendant ces quelques secondes, mille images se croisèrent dans ma tête. Je me voyais là, écrasé sous le véhicule, souffrant le martyr, mon sang giclant de partout : la police, l'ambulance, les sirènes, mon père, ma mère, le tunnel noir, la lumière... Mais rien de cela ne se concrétisait. Faut croire que mon ange gardien était là. Rapidement, je repris mes esprits et, les jambes molles, traînant de façon précipitée ma bicyclette, je traversai la rue jusqu'au trottoir opposé où je serais en sécurité. Je n'avais alors qu'une idée en tête : me diriger vers la rue Saint- Sauveur où je pourrais tourner et rentrer calmement chez moi, à l'abri des témoins de cet incident qui aurait pu avoir des conséquences tragiques. Je pédalais lentement, question de montrer au conducteur et aux passagers que je redoublais de prudence, le regard honteux, fixant le sol, espérant que l'autobus reprendrait rapidement son parcours habituel qui le conduirait jusqu'au Carré Lépine. Le mastodonte s'apprêtait à me dépasser; le cauchemar allait bientôt s'arrêter.

Mais non, juste avant que je tourne le coin, le conducteur immobilisa à nouveau l'énorme véhicule et activa le système hydraulique de la porte-accordéon produisant le

bruit d'air comprimé qui nous plaisait tant habituellement<sup>1</sup>. Cette fois-ci, je ne voulais pas l'entendre. Je ne voulais surtout pas entendre, ni regarder le chauffeur. Je le percevais comme *La grande faucheuse* qui vient annoncer la mort. Forcément, nos regards se croisèrent.

- Tu es mieux de faire attention, le jeune; tu l'as échappé belle. *Si tu continues comme ça, tu vivras pas vieux.*

L'air piteux, je lui fis un signe de tête lui démontrant que j'avais compris le message et, gardant la tête baissée, je m'engageai sur la rue Saint-Sauveur, moins achalandée, où je pourrais circuler en meilleure sécurité. J'entendis l'autobus redémarrer et s'éloigner, laissant derrière lui une senteur de diesel et un adolescent remerciant le ciel de lui permettre de poursuivre en santé les plus belles années de sa vie.

**JEAN-MARC LABBÉ**

---

<sup>1</sup> Voir : « Si vieillesse savait... » p. 45 du même auteur

## RENAISSANCE

« La vie est un rêve perdu en liberté dans une cage dorée ! Mais qu'attendez-vous pour ouvrir la porte ? »

Samedi matin, le café fume son arôme à côté d'un journal. De la main gauche, je tourne une page qui me noircit les doigts. Les nouvelles tachent davantage notre quotidien qu'elles le nettoient ! Ça on le sait tous ! Mes yeux continuent de parcourir les caractères sur ce papier jauni, les doigts de ma main droite approchent la tasse de café à mes lèvres. La fumée s'infiltré dans mes narines et le liquide, noir encre et brûlant, parcourt le trajet de ma langue et ma gorge pour descendre jusque dans mon ventre. La chaleur s'y dépose et envahit mes sens, comme l'amertume sur mon palais. Dommage que ce goût âcre conclue la fin de cette expérience. Comme si ce café représentait le monde d'aujourd'hui ! Une vie qui avance remplie de belles aventures et de promesses qui s'infiltré, qui réchauffent le cœur et puis, une épreuve vient gâcher le tout, et laisse ce goût amer ! Voici le sentiment qui m'habite maintenant !

Je possède cette faculté de ressentir très fort la vie qui m'entoure. Lire dans les yeux des gens et savoir ce qu'ils pensent de moi ou des autres. Ou bien, prédire l'inconnu dans les prochaines semaines, prochains mois, et parfois les prochaines années. Le balancier du temps s'accroche à mon cœur, je n'y peux rien, c'est ainsi. Et quand je constate que le monde dans lequel nous vivons, colporte les valeurs comme l'individualisme, le matérialisme, l'argent sur un piédestal, cela me chagrine et me révolte. Je peux l'observer sur le visage du « bon » peuple ! Les détenteurs du pouvoir maintiennent la pression de la consommation frénétique. Ils déploient de gros efforts pour que la maudite machine de l'économie tourne à plein régime. Pendant ce temps, l'essentiel d'être se dilue dans l'essence de l'avoir ! Cette essence qui monte jusqu'à 149.5 cents le litre, pour mieux nous démunir et mieux justifier de faire la guerre ! Déplorable !

J'ai beau tourner les pages pour chercher du réconfort dans les écrits de mon quotidien, mais je ne trouve que des nouvelles qui gonflent ma tristesse ou ma colère. Parures,

devantures, toujours la même imposture! J'avale machinalement mon déjeuner et je quitte les lieux, songeur. Je prends la route et contemple le rose du ciel du matin levant, entre le bleu du monde et le noir de la route. Arrivé devant chez moi, je descends de ma voiture et je monte les marches accompagnées du silence. J'ouvre la porte et entre dans ma solitude, et je m'installe dans le creux de mon divan. Mon esprit divague sur les murs blancs qui m'entourent et je passe le film de ma vie dans lequel je vis toujours. Comme ce long métrage avance de façon interminable et lassante, je m'assoupis et mes yeux commencent à se fermer doucement, doucement, doucement. Je me dirige vers mon inconscient, dans cette maison où chaque jour le décor change. Une nouvelle représentation commence, un rêve débute et je sens que celui-ci sera spécial. Une sensation de paix et de légèreté se manifeste en moi. Mon corps perd son attraction terrestre et je monte tranquillement comme un ballon dans le ciel. À ce moment-là, mes yeux tentent d'apercevoir où je suis, mais je ne vois que la couleur verte. Pas d'inquiétude dans ce mystère, la paix me tient la main.

Soudain, un vert forêt remplit ma vision. Je me sens léger, si léger ! Je plane, comme emporté par le vent. Puis, je me rends compte que je vole au dessus d'un grand champ de couleur vert. Et puis, je survole une forêt. Je m'entends dire : « Que c'est beau ! Que c'est beau ! ». Mon cœur bat de bonheur dans cette ivresse ! Et puis, je rencontre le bleu. Un bleu apaisant et souverain. C'est la mer. Je la découvre de sa majestueuse étendue. Je plonge dans une sérénité profonde. Mon corps conduit le véhicule de mon âme. Aucune question ne se pose, aucune réponse n'émerge. Je communie avec la nature. Mon être se fond avec l'existence. Puis, sans avertir, une force me propulse à une vitesse folle. Je quitte la Terre, je vole dans l'espace, dans l'infini. Tout passe si vite autour de moi que je ne vois que des lumières blanches me frôler le corps. Je suis devenu le son, la lumière, le temps. Et puis, tout tombe au ralenti. Je me trouve devant une planète nue de vie face à moi. Sans que je puisse contrôler quoi que ce soit, je plonge directement dessus. En approche dans l'atmosphère de cette planète, j'aperçois un arbre blanc et vieux et qui semble mort. Je fonce vers cet arbre et je m'écrase devant.



Est-ce mon esprit ou mon âme qui est conscient ? Je l'ignore. Je me rends compte que je ne suis devenu qu'une bactérie, minuscule, microscopique au creux de la terre. C'est apaisant et confortable. Et puis, une force me pousse à l'extérieur de la Terre. Puis, me voilà à la surface...d'une marre d'eau. Je me rends compte que je patauge comme un poisson microscopique. Et puis, les événements s'accélèrent. En constante transformation. Ma croissance d'être vivant me bouscule dans toutes sortes de corps : un petit poisson qui se change en petit reptile, comme une salamandre. Dans ce corps gluant, je vois soudain me pousser des bras et des jambes recouverts de poils orange. Me voilà un petit singe curieux, regardant les étoiles au bout de la nuit. Puis, une nouvelle poussée surgit, avec un jet de lumière qui m'aveugle. Je me cache les yeux de mes petites mains en poussant un cri aussi strident que l'oreille peut supporter. Je grandis à une vitesse vertigineuse et douloureuse. J'apparais soudain en homo sapiens. Je me regarde dans le reflet de la flaque d'eau. Étrange sensation de se sentir pousser ainsi vers ces origines. Puis, je me retransforme encore et encore, de plus en plus de ce que j'étais avant ce voyage...si étrange. Me voilà nu entre le paradis et les ténèbres. Je contemple l'univers dans son ensemble et puis une lumière brillante s'approche de moi. Une étoile minuscule tourne autour de moi. On dirait un petit insecte éphémère qui cherche une fleur à butiner. Puis, elle s'arrête devant moi. Une voix qui ne surgit de nulle part. Pas un écho ou une voix d'outre-tombe, mais un chuchotement. Elle se glisse dans le creux de mon oreille et me dit : « Reviens chez toi, sois généreux, accomplis ta volonté et celle de l'humanité. On t'attend ! ». Puis, une chaleur m'envahit et me transcende en lumière bleue. Je voyage comme une étoile filante à une vitesse que seul un corps envahi de cette force puisse imaginer. Tant d'univers dans l'univers. Tant de galaxies dans les galaxies. Tant de planètes dans les planètes. Un voyage dans l'infini au cœur de notre infini. Aucune pensée ne peut franchir ce que je vois et je ressens. Puis, je tombe au ralenti devant ma planète, celle où je suis né. En suspens dans le vide, je plonge directement dans mon inconscient.

Comme à bout de souffle, je me réveille allongé sur mon divan. En sueur, transi d'adrénaline, je me lève pour me nettoyer le visage dans la salle de bain. Je me regarde dans la glace, je vois un visage qui est le mien et qui ne l'est pas à la fois. Que s'est-il

passé ? Moi-même ne suis plus moi-même ! Je m'essuie le visage et retourne m'asseoir. Je pense un instant. J'écoute le monde tourner autour de moi. Mais que dois-je faire ? Une chose est sûre. Je ne vois plus avec les mêmes yeux, avec le même cœur.

Je sors de chez moi avec le goût de donner et d'aimer. D'offrir mes énergies, mes forces et ma volonté. Le soleil brille à travers les nuages blancs. Je me sens libre de toutes contraintes, je peux affronter le monde qui se dresse devant moi. L'abondance de la vie émerge en moi. Béatitude profonde. Ne serait-ce que pour un instant, ne serait-ce qu'un moment court de mon existence, le sentiment de faire la différence est magnifique ! Je souhaite être atteint de ce gracieux virus pour la vie. Je souhaite vous le transmettre pour le reste de votre vie. Si vous recevez cet instant de grâce, il faut le transmettre à tous ceux que vous aimez. L'inconditionnel nous porte au-delà de nous-mêmes. Une abondance de bonté ne peut que changer le monde ! Celui que vous voyez en ce moment est celui que vous façonnez ! Changez-le ! Faites qu'il ressemble à celui que vous désirez. Ne laissez pas l'indifférence vous emporter vers la résignation ! Soyez magnanime, soyez altruiste ! Écoutez vos rêves, soyez attentif à tous les signes que la vie vous montre à chaque jour.

Le monde vous appartient comme vous appartenez à ce monde. Ce que l'on fait de sa vie résonne pour l'éternité !

**JEAN MARCEAU**

## MES VIEUX

Ils avaient mes vieux  
Une toute autre idée de la vie...  
Ils avaient mes vieux  
Une autre manière de penser,  
Une autre manière d'aimer,  
Une autre manière de tout...  
Ils avaient mes vieux  
Des idées un peu trop col monté  
Un peu trop serrées, qui étouffaient ma liberté...  
Et je m'en suis allée...  
On m'avait donné des vieux  
Pour le pire et pour le mieux  
Avec un amour et des droits  
Des droits qu'ils avaient sur moi...  
Ils ne parlaient pas d'amour,  
Ils ne savaient pas faire...  
Bien des mots pour eux étaient trop lourds  
Et ils préféraient se taire  
Mes vieux...  
Pourtant, ils m'aimaient plus que personne  
Plus que personne ne m'ait jamais aimée  
Mais...ils ne savaient pas faire  
Ils ne savaient pas le dire, voilà !  
Et moi, je m'en suis allée,  
Je ne leur ai pas montré  
Moi qui disais savoir, moi qui disais aimer...  
Ils avaient des prières  
Agrippées au fond de leurs yeux,  
Ils avaient des airs sévères  
Pour maquiller leur amour fiévreux  
Et je m'en suis allée  
Et je les ai laissés là, comme ça,

Là comme des vieux,  
Trop vieux...  
On m'avait donné des vieux  
Mais on leur avait réservé mes troubles  
Je n'ai rien compris d'eux  
Et je m'en suis allée  
Par pur égoïsme entêté  
Je m'en suis allée,  
Je n'ai rien fait pour eux.  
Qu'ils se débrouillent !  
C'était leur métier à eux !  
Eux que je croyais si forts,  
Eux que je croyais si durs,  
Je m'en suis allée  
Sans les regarder,  
Sans me retourner...  
Je croyais qu'ils n'auraient pas le temps  
D'être un tout petit peu malheureux,  
Qu'ils n'auraient pas envie  
De s'ennuyer de moi  
Et je m'en suis allée...  
Je les croyais trop durs  
Pour les larmes...  
Je les croyais trop murs  
Pour les drames...  
Je les voyais un peu comme des robots  
Sans cœur et sans âme,  
Et je m'en suis allée,  
La paix au cœur,  
Je devais savoir,  
Je devais comprendre,  
Je devais connaître,  
Toute seule, sans eux...  
La vie, ça s'apprend,

C'est pour cela qu'ils n'ont rien dit  
Mes vieux.  
Ils n'ont rien avoué,  
Ils ont camouflé leur peine,  
Et ils m'ont aimée  
Oui, aimée deux fois plus forts !  
Je les avais quittés,  
Je croyais les perdre...  
Mais loin, très loin d'eux,  
C'est alors que je les ai trouvés  
Et que je les ai regrettés  
Mes vieux...  
Lorsque je suis revenue,  
Ils n'ont pas pu m'attendre...  
Elle est morne cette rue,  
Cette maison où tout s'est tu,  
Où j'y ai jeté la cendre...  
Et que j'ai vieilli,  
Quand j'ai appris à faire des enfants,  
Quand j'ai connu un peu la vie,  
J'ai su ce que savent les grands...  
J'ai retrouvé tout au fond de moi  
Les idées un peu trop col monté  
Les non sévères que j'ai déjà combattus,  
J'ai retrouvé en mes enfants, des combattants  
Et au fond de mon cœur, j'y ai lu...  
Les mêmes prières d'amour, les mêmes tourments  
De mes vieux...

COLETTE MARCOUX

## VALEURS NON MONNAYABLES (extraits)

### AVANT-PROPOS

Ce livre est l'aboutissement d'un rêve latent depuis fort longtemps. Les innombrables photos, anecdotes, histoires, chansons et documents conservés précieusement au fil des ans en sont la preuve. En plongeant dans ces souvenirs qui risquaient de disparaître à jamais, j'y ai découvert une source inépuisable de valeurs. Or, dans ce monde de production et de consommation qui épuise la planète et laisse entendre partout des signes de profonde détresse, où se cachent les véritables valeurs véhiculées par nos ancêtres ?

Ces écrits relatent des faits vécus au quotidien et des souvenirs de toutes sortes, portant sur différents aspects du passé mais qui sont restés présents dans nos vies. Certes, je me suis lancée dans cette aventure avec peu de moyens : un français de neuvième année quelque peu effrité et un ordinateur exploré avec patience et persévérance. Ce peu de moyens risquent d'ailleurs de transparaître dans ce livre. Mais malgré les oublis et les imperfections, je suis convaincue que ces souvenirs pourront lentement livrer leur secret : les valeurs non monnayables que nous ont léguées nos parents représentent le plus précieux des héritages.

### LOISIRS

Les soirs de pleine lune, on dormait parfois à la belle étoile, c'était divin. Sur la galerie, des chaises et une balançoire de bois se berçaient au rythme du vent dans les arbres. Protégés par une couverture, bien entassés sur cette balançoire et inspirés par le chant des grenouilles et la tourterelle triste, tout commentaire était permis. Le calme plat, la fraîcheur et le parfum de la nuit, les étoiles filantes, tout y était. L'ambiance était à la contemplation, à la paix et au repos.

On se choisissait une étoile au début de l'été et on la retrouvait chaque soir. Dès que j'apercevais la mienne je ne la quittais pas des yeux. C'était mon porte-bonheur. À chaque fois, je faisais un vœu : toujours habiter cette maison de bonheur avec ma famille. Plus haut, je voyais un bonhomme dans la lune : il sciait du bois, ça passait son temps, disait-on ! Les nuages s'engouffraient les uns dans les autres, créant des formes

de visages, celui de Jésus, disait maman. Au loin, un chien hurlait à tue-tête. Un pic-bois frappait à coups répétés contre un arbre. Face à la maison, j'entendais même tomber les pommes dans le jardin. L'espace sur la balançoire venait parfois à manquer. À travers rires et chuchotements, des matelas glissaient un à un dans l'escalier et s'accumulaient sur la galerie. Déjà des ronflements se faisaient entendre. À l'odeur de la bête puante, quelques-uns avaient pris la poudre d'escampette et avaient regagné leur lit. Comme tous les matins, dès le lever du jour, le coq entamait son coquelicot. Dans le poteau du jardin, les bébés hirondelles piaillaient en quête de nourriture. Des nuages d'oiseaux effarouchés se rangeaient un à un sur les fils autour de la maison, tout pour offrir un matin inégalable à ceux qui étaient restés jusqu'au lever du jour.

#### NOS PETITS RAYONS DE SOLEIL (page 151)

Et la roue continue de tourner. Lionel et moi sommes maintenant grands-parents depuis 12 ans. L'émerveillement, la spontanéité et la simplicité sont réapparus en force avec l'arrivée du premier **petit poulet doré**. Nous nous surprenons à utiliser les mêmes mots, les mêmes gestes, les mêmes consignes qu'avec nos propres enfants ou avec nos frères et sœurs. En un mot, nous partageons nos acquis.

En retour, ces petits rayons de soleil entretiennent en nous la tendresse, le respect et la confiance. Dans leurs gestes, leurs rires, leurs cris ou leur regard attentionné, ils cherchent à comprendre les pourquoi et les comment. Les je t'aime, les dessins et les cartes que l'on retrouve un peu partout expriment clairement leur seul et plus grand souhait : aimer et se savoir aimé.

De plus, quand le soleil se mire dans les fenêtres de ma maison, j'aperçois des petites mains et des petits doigts soigneusement imprimés ici et là dans les miroirs, sur la porte du frigo ou sur le piano. Derrière mes petits-enfants, j'ai découvert miraculeusement que tout le bagage déjà enseigné d'une génération à l'autre est accumulé à quelque part dans leur petit tiroir du haut.

LISETTE NADEAU VACHON



## LE CIMETIÈRE

Du flanc des rochers, s'étiraient à perte de vue des marais couverts de fleurs sauvages finissant nonchalamment à la grève. Une trentaine de moutons rebondis paissaient, insouciant, en retrait de l'eau. Tout à côté, dormait un charmant village à peu près désert. En cette journée torride, il fallait croire que les habitants s'étaient tous barricadés à l'intérieur, à l'abri des rayons solaires.

Je grimpai jusqu'au cimetière, l'objectif premier de ma traversée. Imprévisible, il rayonnait à perte de vue. Vaste et imposant, il débordait sur un premier plan d'eau et s'étendait jusqu'à la mer. Ombragé d'arbres de haute taille, ce cimetière était séparé en deux parties quasi symétriques, par une spacieuse allée centrale, où se trouvaient de chaque côté de nombreux emplacements de famille. Ça et là des dédicaces appliquées sur des bancs décrépits professaient, à leur façon, la mémoire d'êtres chers. L'une d'elles retint mon attention : « Notre père venait méditer sur ce chemin, dès les premiers bourgeons du printemps jusqu'aux dernières gelées de l'automne, que Dieu le reçoive en son paradis ! ». Je souris à tant de grâce. Mais à la quantité de monuments funéraires que je repérai, il y avait certainement eu un nombre impressionnant d'habitants sur cette île. Et à travers les mausolées fleuris, me voilà en quête de réponses, à la recherche de ce père disparu.

L'allée de service menait à une minuscule chapelle débouchant, tout au fond, sur une place couverte. Un épais tapis de feuilles décomposées jonchait le sol. Dans une section en retrait, des stèles toutes identiques s'alignaient les unes à côté des autres, et sous chacune d'elles, dix à douze prénoms s'aboutaient au même nom de famille. Je mis un certain temps à comprendre pourquoi des familles entières se retrouvaient ainsi regroupées sous la même épitaphe : de bébé Janson à arrière-grand-père Janson, 1703 – 1838, de Cynthia McCartney à James McCartney, 1702 – 1863.



La vie s'était arrêtée, tant au-dessous qu'au-dessus de ces dalles blanches. La chaleur de juillet polissait leur relief satiné. Je fis l'hypothèse qu'il s'agissait d'un cimetière déménagé. Ici, les proches avaient oublié les leurs, plus de témoins, plus de sanglots. Le souvenir des anciens s'était effrité peu à peu. Pas de fleurs, que des emplacements impeccables entretenus par la mémoire collective de la Commune. Après avoir méthodiquement quadrillé les trois quarts du cimetière, je finis par trouver ce que je cherchais : la paix !

**DENISE RIENDEAU**



## **SI LA VIE ETAIT UN CONTE DE FÉES...**

Si la vie était un conte de fées je ferais revivre mon père. Nous marcherions encore dans ce champ derrière la maison. J'écouterais son silence. Je l'embrasserais tendrement. Et dans l'espace d'un instant nous traverserions toutes les saisons. Nous verrions grandir le printemps, nous verrions se déployer l'été dans toute sa splendeur, nous verrions l'automne nous offrir sa douce mélancolie et ses couleurs de rêve et le livre se refermerait sur l'hiver immaculé!

Oui, ce serait magnifique!

Si la vie était un conte de fées je dessinerais le sourire de mon frère sur tous les nuages du ciel. Et son visage reprendrait forme! Et de loin, j'entendrais comme une douce musique, sa voix me murmurer : « Ma petite sœur »

Oui, ce serait génial!

Si la vie était un conte de fées je ferais grandir des fleurs gigantesques aux couleurs de l'arc-en-ciel et je regarderais, du coin de l'œil par la fenêtre, ma petite belle-sœur comme un ange humer leurs parfums à nouveau!

Oui, ce serait magique!

Si la vie était un conte de fées les étoiles dessineraient dans le ciel les regards de ces amours qui ont parsemé ma route. Bien sûr des amours qui n'ont duré que ce que durent les saisons parfois mais qui ont embelli ma vie de jeune fille, de jeune femme et

de femme. Ils ont tourné leur page tour à tour. Et pourtant, mon cœur bat toujours...Un amour ne meurt jamais! Pourquoi faudrait-il oublier les bons moments?

Oui, que de doux souvenirs!

Si la vie était un conte de fées je chasserais comme un vautour toutes ces maladies du corps et de l'esprit en laissant comme CADEAU la plus florissante santé!

Oui, ce serait épatant!

Si la vie était un conte de fées j'ajouterais des années à la vie au lieu de les soustraire. Et nous verrions dans les parcs enchanteurs, les cheveux blancs comme neige et quelques sillons sur les visages, nos aînés se promener tout en racontant leurs souvenirs d'hier en n'ayant aucune crainte du lendemain.

Oui, ce serait formidable!

Si la vie était un conte de fées, les grands espaces que l'on nomme « Le dernier repos » n'existeraient plus. Ils se transformeraient en de magnifiques jardins de roses aux couleurs multiples. Les passagers, les yeux éblouis et le cœur en romance déambuleraient à travers ces jardins de la « VIE »

Oui, ce serait merveilleux!

Si la vie était un conte de fées, des nuages blancs valseraient dans le ciel et déverseraient sur la terre entière une pluie « d'argent » et enrayeraient à tout jamais la pauvreté dans ce monde!

Oui, tous égaux!

Si la vie était un conte de fées, une nuée de colombes déploieraient leurs ailes dans un ciel plus bleu que bleu et leurs chants se feraient entendre sur toute la planète : « PAIX SUR TERRE » finies les guerres.

Oui, enfin la liberté!

Le téléphone sonna et me sortit brusquement de tout mon conte de fées! Je pris le récepteur et je reconnus cette voix...Quel bonheur de l'entendre! Son sourire se sent presque dans le récepteur et ses éclats de rire font danser mon cœur. Oui, c'est mon conte de fées à moi, un conte de fées tangible, c'est lui qui m'a donné mon cœur de mère, mon grand! Une courte conversation mais qui suffit à parfumer tout mon être!

Et voilà! Je raccroche avec un « À bientôt ».

Je pris une pause et je me demandai si je devais poursuivre : « Si la vie était un conte de fées » pour continuer à m'émerveiller à l'intérieur de moi. Et voilà, je laissai libre cours à mon imagination pour encore un bref moment...

Si la vie était un conte de fées, ma plume, ma douce amie, n'aurait plus aucune limite. Tous les mots les plus beaux danseraient au rythme de ma main et de mon cœur...Tous les verbes se conjugueraient au bon temps et au bon moment. Et par magie, ma douce amie, glisserait sur le papier des mots empreints d'amour et de tendresse. Et celle-ci dans un élan de bonheur n'aurait que les mots du cœur...car ce sont les mots qu'elle a amoureusement orchestrés à l'intérieur d'elle-même!

Oui, ma plume, mon amie!

Si la vie était un conte de fées, mes mots se « coucheraient » sur des pages immaculées entre deux « couvertures » et donneraient vie à un titre tissé au fil des jours...SIMPLEMENT AVEC LES MOTS DU CŒUR...La première page écrite à l'encre du cœur formulerait sa première pensée : « IL FAUT PARFOIS TOUCHER À L'ÉPINE POUR CONNAÎTRE LA ROSE. » Et mes mots danseraient autour du monde comme une douce mélodie du cœur et multiplieraient les joies, soulageraient les chagrins et partageraient l'espoir de demain...

Oui, mon grand conte de fées!

Un grand soupir se fit sentir de mon intérieur, je me sortis du monde du rêve et je pris le courant de ma vie.

Mais de nouveau une pensée s'installa pour clôturer l'histoire de mon conte de fées. Si celui-ci ne se concrétise pas vraiment, il me suffit simplement de « VIVRE » car « AVOIR LA VIE C'EST DÉJÀ UN CONTE DE FÉES »

Et je m'endormis...

Durant mon sommeil, mon conte de fées s'entremêlait et je vivais plein d'émotions...Des mots tout simples se mariaient pour tracer une petite poésie à saveur de « SIMPLICITÉ »



## Simplicité

Ouvre ton cœur à la vie  
Tu verras  
C'est le plus beau conte de fées

Ouvre ton cœur à la vie  
Regarde voler les oiseaux  
Libres, confiants

Ouvre ton cœur à la vie  
Les fleurs parfument la Terre  
Sens, tu verras

Ouvre ton cœur à la vie  
Derrière les nuages  
Il y a toujours du soleil

Ouvre ton cœur à la vie  
La pluie descend doucement  
Sur les amants

Ouvre ton cœur à la vie  
On n'a jamais fini de s'émerveiller  
Devant tant de beautés

Ton conte de fées  
Tu peux le réaliser  
Il suffit de rêver, d'espérer

Regarde vers le Ciel  
Prie dans le silence de ton cœur  
Qui sait? Tout peut arriver!

MÊME LES CONTES DE FÉES

Et ce fut une nuit de rêve...

YOLANDE ST-HILAIRE